



Discours de réception à l'Académie des lettres du Québec

9 novembre 2015, Atrium de l'Édifice Gaston-Miron

Martine Audet

Merci de tout coeur, Denise Desautels, pour vos paroles, pour vos mots plus que généreux à mon égard.

Comme l'a écrit Tarkos, bellement cité par David dans son livre *L'année de ma disparition* : « Je n'existe pas, je fabrique des poèmes. » Alors comment accepter que des écrivaines que j'admire profondément et affectionne tout autant présentent ma candidature à l'Académie des lettres du Québec? Je ne pouvais pas accepter. J'ai donc décidé d'accepter, de m'en remettre à leur amitié et à mon estime pour leur œuvre et leurs engagements. Je les en remercie ainsi que les membres de l'Académie qui ont trouvé raisonnable cette proposition.

Me voilà heureuse, bien qu'intimidée, d'entrer aujourd'hui à l'Académie des lettres du Québec, et ce, en compagnie du merveilleux écrivain et éditeur qu'est Rodney Saint-Éloi, que je félicite chaleureusement.

Je suis également très émue que la réception se déroule dans l'atrium de ce bel édifice.

D'abord parce qu'il porte depuis quelques années le nom d'un poète : Gaston Miron. Poète qui a toujours cherché à « recommencer la langue dans sa langue », pour ne reprendre que quelques mots d'un discours qu'il a prononcé alors qu'il recevait la Médaille de l'Académie en 1990.

Aussi, plus personnellement, parce que c'est ici, dans ce qui était alors la Bibliothèque de Montréal, la Centrale, que j'ai commencé à travailler dans le réseau des bibliothèques. C'était quelques jours avant mes 20 ans, à une époque où, il me semble, bien plus que d'avoir un emploi, il s'agissait d'apprendre un métier. Métier qui consistait à prendre soin des livres et des lecteurs, et donc à participer à la conservation et à la circulation du savoir et de la littérature, au déploiement de leurs promesses.

Monsieur le président de l'Académie des lettres du Québec, madame la vice-présidente, mesdames les académiciennes, messieurs les académiciens, chers ami(e)s, chers membres de ma famille, chère Christine, je

fabrique des poèmes.

Un discours de réception? Ce n'est pas possible.

Alors que je sors prendre l'air, c'est-à-dire avaler de l'air frais ou des nuages, car un discours-de-réception-ce-n'est-pas-possible (c'est sombrer et laisser tout en plan : rien à dire sinon ma reconnaissance), alors que je sors pensant discourir un peu quand même, c'est-à-dire marcher ça et là dans la fraîcheur du dehors afin d'atténuer les martèlements du un discours-de-réception-ce-n'est-pas-possible, je prends l'autobus celui qui va vers le nord de la ville, là où est déménagée l'an dernier une petite librairie à cause de la vie incertaine des librairies indépendantes et de tout ce qui refuse de ne pas tenir compte de la complexité du monde, des liens du vivant, de la beauté et des menaces de disparition, et dans l'autobus, assise sur la banquette face à une mère et sa fille (que disent-elles? que dit la mère à sa fille? est-ce une mère? est-ce sa fille?) soudain j'entends : « moi, je voulais écrire des pierres » et revenant à cet autoportrait paru au printemps dernier où je raconte qu'enfant je retournais des pierres, voilà que je me demande si je voulais comme cette femme écrire des pierres ou si je voulais parler aux pierres ou, comme dans un titre de Dillard, *apprendre à parler à une pierre*, mais peut-être étais-je surtout fascinée par le vide laissé dans le sol et par ce qui peut y prendre place, s'y former autrement ou, je ne sais pas, je ne sais même plus si je les mettais dans ma bouche,

il me semble que oui, et si je les mettais dans ma
bouche,
était-ce pour parler comme les pierres? ou étais-
je plutôt attirée par un silence de pierre?

Quoi qu'il en soit

– et quoi que la femme ait dit –

je sais que j'ai entendu qu'elle voulait écrire des pierres et
même si elle n'a pas dit cela
je l'ai entendu dans l'autobus qui mène au nord de chez moi
presque à la porte de la librairie dont
je suis finalement ressortie
(ne cherchant rien et pourtant quelque chose) avec
Vers le sud et autres poèmes de Gelman pour
reprendre l'autobus l'autobus qui va vers le sud,
avec ce livre *Vers le sud et autres poèmes* que
j'ouvre au hasard, oui, vraiment au hasard, c'est-à-
dire là où le livre s'ouvre de lui-même, et je lis :
ces paroles comme des pierres qui / tombent de toi.

Alors, descendant de l'autobus pour rentrer chez moi et
enfin mettre au pied du mur un discours-de-réception-ce-
n'est-pas-possible, je me dis que même si je ne voulais
pas écrire des pierres, les pierres tombent et parfois elles
tombent à pic car la littérature, car le lire/écrire, est une
attention à la chute

(Gamoneda dit que ce qu'il écrit peut se lire comme un : *je
m'en vais à la mort*), une attention singulière et plurielle au
mouvement de la chute (Valente dit que tomber peut se lire
comme un : *monter vers le fond*), à ce qui suscite ce
mouvement et à ce que ce mouvement suscite
(*Doit-on rester comme on est tombé debout,*

comme on est tombé couché? a demandé Jacob) et
il me revient en mémoire ce moment où enfant,
ayant déboulé l'escalier si énervée que j'étais de ne pouvoir connaître
ni la suite ni la fin du chat et de ses bottes
puisque je ne savais pas lire, pas encore,
et que ma sœur aînée, épuisée par
l'effort,
avait refermé l'album après quelques pages, je
me suis relevée
dans l'absolue nécessité d'apprendre à lire, à
lier ou à délier les choses du monde
et je crois que ce qui est remonté de la cave ce jour-là,
n'est pas tant un corps rompu par la chute, qu'un être
remanié par la découverte soudaine de l'instrument de
connaissance et d'abandon qui l'accompagnerait dans
la trajectoire des origines, des suites et devant les fins.

Mais peut-être, petite
fille entravée,
ai-je surtout été secouée par la première leçon de
ce conte aux morales ambiguës
à savoir que celui qui prend la parole ne sera pas mangé...

Quoi qu'il en soit
– la littérature destine aux désordres, aux ailleurs, aux
transformations – et même si j'ai dû attendre l'adolescence pour,
entendant pour la première fois des poèmes, saisir quelle parole était la
mienne, quel langage existait pour moi,
et même si j'ai dû attendre le début de la trentaine et
la lecture de quelques vers de Charron
trouvés dans un journal,
puis les poèmes cherchés de poètes qui sont ici, de

poètes qui ne sont pas ici, pour oser prendre cette
parole, ce langage, et dégager les pierres qui,
tombées en moi (*Il pleut des pierres à l'intérieur* a
écrit Desautels),
commençaient à former une tombe,
depuis la chute est
lente, le corps est
traversé, l'air fendu
(*ce qui est vrai déplace la pierre de ta tombe* a écrit Bachmann)
et la main écrit avec ce qui guette et s'acharne, avec ce qui
ravage aussi, me maintenant à l'écart certes
– est-ce essayer de dire oui? est-ce tenter de dire non?
–, à l'étage du poème et de ses résistances, mais dans
cette absence-présence, dans cet étonnement qui
questionne, qui, gardant à vif les tensions, les possibles,
poursuit l'apprentissage en profondeur (qu'on semble
actuellement accorder davantage aux machines qu'à
l'humain) et cherche, comme il est dit dans le journal de
Kafka, à saisir le sens invisible qui enveloppe le visible
mais sans autre véritable intention que le travail patient, nécessaire, exigeant
– celui qui me maintient au cœur de ma propre
expérience – quitte à *tomber de vide en vide* a écrit
Juarroz et l'effort joyeux – sinon à quoi bon – avec
les yeux grands ouverts car je sais comme Beckett
que j'ai les yeux ouverts à cause des larmes qui coulent sans cesse oui,
je sais un peu cela,
et même si je ne sais pas toujours de quel monde je suis,
ni comment appartenir à celui-ci avec ses dos aux murs
du soleil et le plein feu des armes, avec ses heures
crachées dans la paume et celles qui meurent sous les
pierres, je sais que les yeux grands ouverts c'est parfois
la nuit, c'est parfois les yeux fermés pour retenir

l'image vibrante ou le cœur favorable, ces paysages qui palpitent entre les silences avec leurs nombres infinis, leurs cordes pour se pendre ou tirer les mots du vide, les remonter comme des pierres jusqu'à la pleine lumière, celle qui ombre, déchire aussi, rature encore et encore, car il s'agit de peu

(chiquenaude dans l'abîme/dans les carnets de gribouillages a écrit Celan),

d'un rien qui s'adosse au vent, à peine un souffle, *un rêve de pierre* a écrit Gagnon et pourtant du sentiment ardent de la chose à faire, avec les pourquoi/comment qui tendent l'oreille malgré les oreilles de plus en plus rebattues par : « il n'y a pas de pourquoi » ce il n'y a pas de pourquoi qui était déjà la réponse d'un gardien de camp de concentration à Levi bien que le monde demeure un problème à poser autant qu'à résoudre, et qu'il importe de ne jamais cesser de se demander pourquoi nous sommes ici et explorer, ressentir, penser, espérer, inventer, rêver, dans l'appropriation/réappropriation de la langue dans ce quelque chose qui apparaît, disparaît — et c'est là, le cœur —, qui est geste et interrogation et imagination et connaissance qui est vigilance et résistance et liberté et regard lancé sur ces élans, ces audaces, *tout ce poids, cette attente* a écrit Dupré ces retours sur nos pas ou au bras de qui danse pour affirmer le vivant scander : quel monde voulons-nous? en nous? autour de nous? *jusqu'à ne plus respirer* a écrit Brossard et c'est cela que je scrute avec les poèmes et leurs appels, avec mes inquiétudes et mes insuffisances, avec rien à dire, mais faire ce que j'ai

à faire devant cette mise en commun
que provoquent en moi les
somp tueuses colères de, la rigueur
obstinée de, l'humanité en soi de,
les tremblements et les merveilles de,
la solitude extrême de,
les fleuves, les intuitions, les corps et les visages,
le *réel absolu* de, et la joie, et la bonté, et la
douleur,
et la folie déjà, et la matière même des
mots, *de l'air noué à l'air* a écrit Ouellet,
ce que veut la parole qui est racine et
radicale en ses langues d'aube et d'oubli,
sinon quoi faire de ma vie avec rien à dire,
mais dire
comme juste avant de dire quelque chose sur l'amour et, tout en
sachant que faute et honte ne sont pas de l'autre côté, dire avec
les vœux, les ruptures et les craintes, moins pour replacer le col
des morts
notre héritage n'est précédé d'aucun testament a écrit Char,
que pour les pivots, les impasses,
la roue libre de ce qui fait le monde,
de ce qui nous fait être dans ce
monde.

nous avons eu cette idée
de planter nos mains au jardin a écrit Hébert

Alors avec un discours-de-réception-ce-n'est-pas-possible
me voilà discourant dans ce jardin où, grâce à vous,
j'entre
munie des seules choses du poème et de

ma langue orpheline depuis le nom, mais
attisée par le *feu qui dure*,
percevant ce qu'il y a en chacun, chacune, de ferveur et de nécessité, de
bienveillance aussi,
ce jardin où il n'y a pas à justifier cette *langue en exil dans la langue*,
à la source de la lumière, de la demeure de l'être tel qu'il est dit
dans un poème de Royer, où il n'y a pas à justifier les arts et la
recherche,
la pensée ou la contemplation, seulement à
accueillir ce qui accueille, et planter, oui,
prendre soin, et s'étonner encore et
toujours des pierres du chemin, tout en
devinant qu'il n'y a pas de chemin.

L'Académie des lettres du Québec est un de ces *rempart(s) passionnel(s) qui protège(nt)*
ce qui vit en l'exaltant comme l'a dit Lebrun en parlant d'autre chose, en parlant du lyrisme
ou du poème.

L'Académie, il me semble,
est cela
par le souci par l'estime et l'être ensemble,
tout à fait cela dans la splendeur d'espérer
car, comme l'a peut-être écrit Cicéron, *pour peu que nous*
ayons un jardin à côté de la bibliothèque... ce à quoi je me
permets d'ajouter : et de petites pierres pour apprendre à se
perdre.

Merci pour votre accueil. Merci de votre présence.

Martine Audet

